

## Dominique Bona

# Chez Colette, la cité des femmes



Durant la Première Guerre, la résidence parisienne de l'écrivaine devient un phalanstère féminin où les sentiments et les sens, les amours et les amitiés s'épanouissent. À travers le portrait des complices affranchies de Colette, DOMINIQUE BONA fait aussi celui de l'auteur du *Blé en herbe* et d'un espace-temps singulier : le Paris de l'été 1914. Alors que les hommes sont partis au front, la capitale devient essentiellement féminine. **Par Bernard Morlino**

Dans l'hommage de Dominique Bona à Colette, il y a beaucoup d'éclats de rires, d'odeurs de cuisine, de draps parfumés, de bonds de félins d'appartement, et la présence du fantôme de Mallarmé – dont Marguerite Moreno fut la confidente. On perçoit tout cet univers grâce à la magie littéraire de la biographe, qui semble être une envoyée spéciale revenue d'un reportage. Contrairement à ce que peut laisser penser le titre, *Colette et les siennes*, l'ambiance est davantage celle d'un phalanstère avec des femmes sublimes qu'un lupanar pour lesbiennes dévergondées. Nous sommes au cœur d'un hymne à la liberté des sentiments et des sens. Il n'y a aucune barrière. On s'aime parce qu'on s'aime, et non parce qu'on est des femmes qui s'attirent.

Personne ne joue le rôle de l'abeille, tout le monde est la fleur. On ne vole pas, on ne prend pas, on donne, c'est tout. Colette n'avait aucune inhibition depuis qu'elle avait participé à de médiocres spectacles pour gagner sa vie. Ses amies voulaient toujours qu'elle leur raconte des histoires. N'importe laquelle : l'important était d'entendre la géniale conteuse rouler les *r* avec son accent qui « enracine sa personnalité dans la terre grasse et solide de Bourgogne ».

Dès la première ligne du livre, on se transporte au moment de la déclaration de la Première Guerre mondiale. Le stylo-caméra de Dominique Bona plonge le lecteur dans le Paris du début août 1914, quand la capitale devint tout à coup exclusivement féminine, hormis les jeunes et les vieux non mobilisés. Depuis les années 1980, l'académicienne

du quai Conti nous donne régulièrement rendez-vous dans des biographies que l'on lit comme des romans, ce qui la distingue des travaux universitaires, simples catalogues de références. Il suffit de jeter un œil sur la bibliographie de Dominique Bona pour se renseigner sur sa personnalité, qui a forcément à voir avec ses artistes de chevet : Romain Gary, Stefan Zweig et Camille Claudel, une belle galerie de créateurs qu'elle nous a fait mieux connaître. Cette fois, elle nous restitue Colette (1873-1954) à travers ses grandes rencontres féminines. Un livre d'amour avec l'amitié pour déclencheur.

Quand son deuxième mari, Henry de Jouvenel – après Willy et avant Maurice Goudek –, est mobilisé, Colette se retrouve esseulée dans sa maison parisienne, rue Cortambert, puisqu'elle a confié son bébé (« Bel-Gazou ») à sa belle-mère, en Corrèze. Aujourd'hui disparu, ce domicile était un vieux chalet en bois, couvert de vigne vierge avec des balcons qui lui donnaient des allures de chalet suisse au milieu des églantiers, acacias et noisetiers. Dans cet antre qui lui servait de garçonnière, Henry de Jouvenel fit installer une salle de bains avec baignoire pour faire plaisir à Colette. Ce n'est pas un hasard si Dominique Bona a mis en exergue du livre cette phrase de Colette : « Moi c'est mon corps qui pense, il est plus intelligent que mon cerveau. Toute ma peau a une âme. » Pour s'en persuader, elle n'avait qu'à penser comment sa mère (Sido)



Colette et ses chats, vers 1920.

la surnommait : « Joyau tout en or ». Voilà pourquoi elle prenait tant soin d'elle, même quand l'académicienne Goncourt sera clouée sur une chaise roulante à cause de l'arthrite. Au sein de son pittoresque refuge de Passy, sans Henry de Jouvenel, parti à Verdun, avec le 29<sup>e</sup> régiment d'infanterie, elle passe son temps en bonne compagnie quand elle n'écrit pas avec l'un des stylos Waterman dans son « confort de scribe », soit une table avec du papier bleu et une lampe bouillotte à cloche verte. Seule, elle ne voulait pas se contenter de ne caresser que son animal domestique, en l'occurrence une chatte dont elle a toujours vanté la majesté, jusque dans un roman en 1933.

### Quatre beautés brunes

Pour se démarquer des multiples études sur Colette, dont celles de Gérard Bonal et de Michel del Castillo, Dominique Bona a choisi l'angle biographique des amies très proches de Colette, parmi lesquelles régnaient Musi, Annie et Marguerite, « trois beautés brunes – quatre avec Colette –, qui forment une tribu ». Toutes ces habitantes du 16<sup>e</sup> arrondissement se sont regroupées chez Colette, qui haïssait la solitude dès

qu'elle n'écrivait pas. Un cénacle d'artistes ou de journalistes, mariées ou divorcées, voire remariées. Des marginales dans une société corsetée par la bourgeoisie. Mères de famille pour trois d'entre elles, ces amies ont toutes le goût du vagabondage quand leurs contemporaines recherchaient un mari, condition *sine qua non* pour quitter le foyer parental. La guerre rend leur célibat à ces quatre dévouées d'hommes, à l'occasion, qui semblent redevenir, par moments, des petites filles qui aiment parler de leurs mères respectives.

L'essai féminin comprenait donc Annie de Pène, écrivaine, « visage de poupée, au teint crémeux », et Marguerite Moreno, l'immense comédienne, qui fut mariée au défunt Marcel Schwob, l'auteur de *Vies imaginaires*. Avec Colette, elles étaient nées au début des années 1870, tandis que Musi avait vu le jour en 1889. Musi, c'est Musidora, la célèbre interprète d'Irma Vep, la vamp dans la série *Les Vampires* du cinéaste Louis Feuillade, qui devint l'égérie des surréalistes. De son vrai nom Jeanne Roques,

elle avait, à 25 ans, les paupières en permanence maquillées pour ne jamais quitter l'apparence d'une jeune fille qui joue à la femme fatale. Autant Musi cultive son apparence pour se faire un nom dans le spectacle, autant la Moreno est une authentique interprète de Racine. Loin de se déshabiller dans les cabarets, comme Colette et Musidora, au Bataclan, Marguerite Moreno avait joué les grands textes à la Comédie-Française, salle Richelieu. Par un effet de boomerang, ce lieu mythique a désormais pour adresse la place Colette, puisqu'elle habita le Palais-Royal, là où Emmanuel Berl, son voisin, eut la stupéfaction de l'entendre répondre : « Oui, je sais », quand il lui dit : « Je crois que vous êtes le plus grand écrivain vivant... »

En 1914, Colette a 41 ans. Et plusieurs vies derrière elle. La ligne d'horizon de la romancière, pionnière en quantité de domaines et prête à toutes les expériences, n'a pas de limite. Colette a fait du music-hall, entièrement nue, a écrit des livres à la place de Willy, avant de publier sous son nom dans un monde d'hommes qui se réservaient la part du gâteau. Elle a ouvert une boutique de cosmétiques rue de Miromesnil, à Paris, et fait de la publicité pour les cigarettes américaines Lucky Strike. Elle

parle aussi bien de recettes culinaires que de sa façon de coudre. Pour ce qui est de sa vie privée, maman d'une fille, elle a aimé autant les femmes que les hommes, de tous âges. Capable de coucher avec le fils (Bertrand de Jouvenel) de son nouveau mari, tout simplement parce qu'il était

**« Moi c'est mon corps qui pense, il est plus intelligent que mon cerveau. Toute ma peau a une âme. »**

plus jeune que le père. Cela lui a permis d'écrire *Le Blé en herbe* (1923). Colette, avec Jean Giono et Marcel Pagnol, est l'un des très rares écrivains à célébrer la vie. Bien avant Simone de Beauvoir et Françoise Giroud, elle a démontré qu'une femme pouvait faire non pas aussi bien qu'un homme mais mieux. ●

COLETTE ET LES SIENNES, Dominique Bona, éd. Grasset, 430 p., 22 €.

### Extrait

#### Comme une île enchantée

Le chalet de la rue Cortambert, paisible dans la tempête, éclairé la nuit par le fanal bleu de la lampe, ressemble étrangement à une île. Une petite île, isolée du reste du monde. Avec sa communauté de femmes, liées entre elles par les liens les plus tendres, il reproduit si bien un modèle ancien, célèbre depuis l'Antiquité, que la comparaison s'impose tout naturellement avec Lesbos. Les femmes, réunies autour de Colette en 1914, semblent redonner vie à l'île enchantée, « mère des voluptés grecques » selon Baudelaire. Même si sa légende a été douloureusement assombrie aujourd'hui par les migrants des guerres du Moyen-Orient. C'est dans sa capitale, Mytilène, qu'était née Sappho. « Cité plus éclairée qu'Athènes et plus corrompue que Sardes », Mytilène était réputée pour la liberté de ses mœurs.